

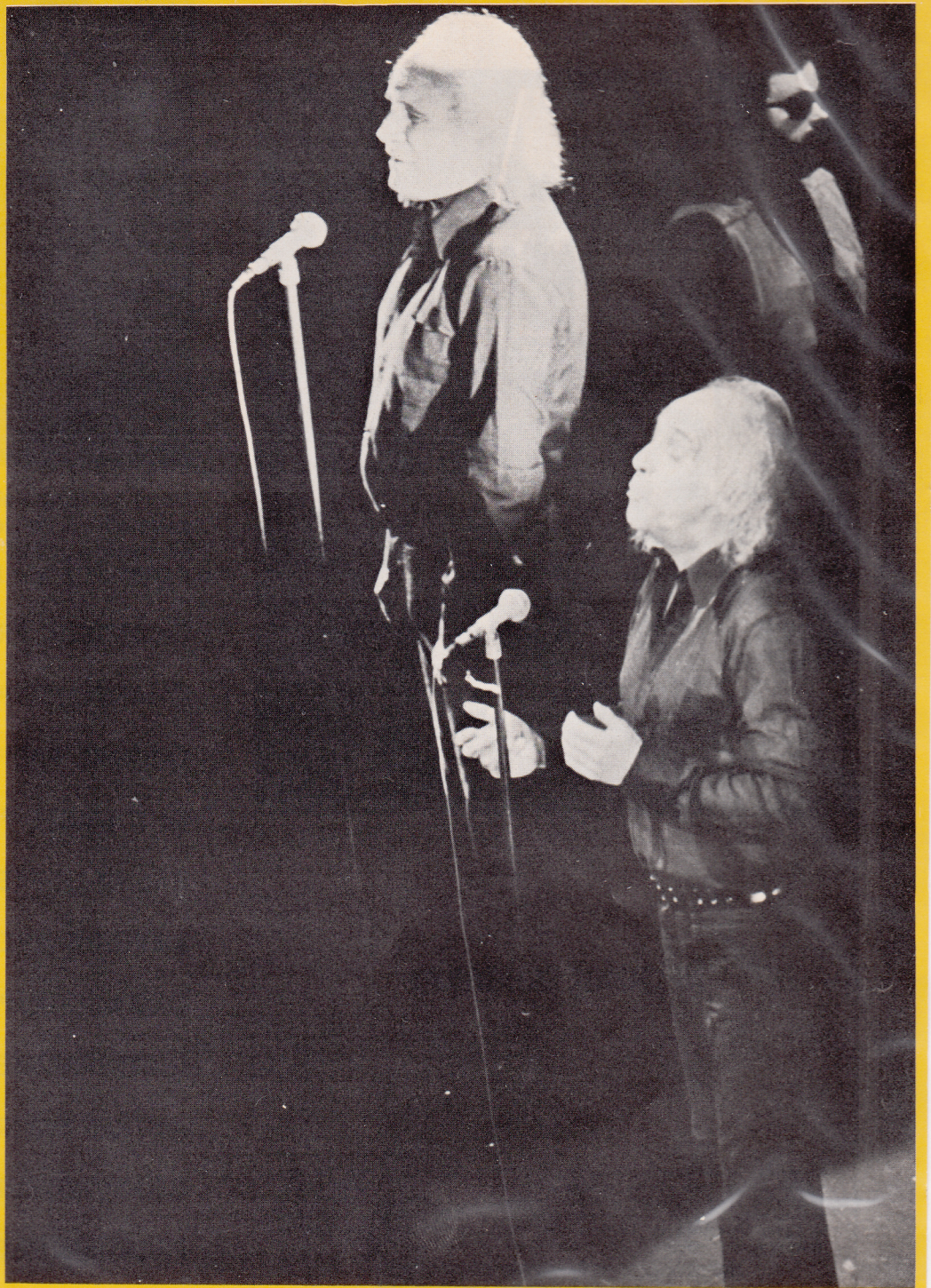
ferré, la solitude

Une grande scène toute vide, celle de l'Olympia, fin octobre et début novembre. Un piano solitaire; devant le clavier: « Popaul » Castanier, l'ami de toujours, l'accompagnateur discret mais combien présent et efficace. Devant, un micro, vers lequel se dirige Léo Ferré, visage taillé au ciseau, épaisse crinière blanche, de noir vêtu.

Le pari semblait impossible, pourtant, une fois encore, Ferré ne s'est pas trompé. Après l'avalanche visuelle et sonore déclenchée par Polnareff, il était difficile de trouver la solution qui permette d'occuper autant mais d'une manière radicalement différente le plateau du music-hall. Pour sa « révolution », Ferré a donc choisi deux armes parmi les plus difficiles à manier: le dénuement et la richesse. Dénuement d'une scène vide et d'un simple piano. Richesse d'une poésie à cœur ouvert, d'une densité (dans l'interprétation en particulier).

Un poème « dit » pour ouvrir le spectacle, un poème aussi pour débiter la seconde partie. Tel qu'il est conçu, le récital est clair, on ne peut en aucun cas se méprendre: « Léo Ferré tel qu'en lui-même » pourrait-il porter en sous-titre. Jean Macabiés de France-Soir n'a cru voir que « l'ombre de Ferré », il semble au contraire que Léo n'ait jamais été aussi authentique, aussi vrai. Atteignant l'un de ses sommets (il en a atteint beaucoup et est très loin d'avoir épuisé son art), il éclate, explose, chargeant de la plus saine des dynamites chacun de ses textes. Ferré, même avec des chansons-poèmes-aveux déjà connues, semble retourner à l'essentiel. Il dégage l'extraordinaire impression que tout superflu a été gommé et qu'il ne reste plus que le déploiement intense d'une énergie tout ce qu'il y a de vitale.

Ferré apparaît bien seul, mais cette solitude atteint au sublime. Reflet du monde dans un œil attentif et critique, regard écorché sur un monde qui ne l'est pas moins, la poésie de Ferré est efficace. Elle irrite, elle touche, elle dérange, elle révolte. Elle est profondément active (mobile, dynamique) et les réactions qu'elle



suscite, même si elles sont parfois contradictoires, apparaissent à son image. Pour s'en convaincre une nouvelle fois et avec le bonheur d'une perpétuelle découverte (maintenant que le spectacle de l'Olympia est terminé), il faut attendre janvier avec cette exceptionnelle tournée en province de Léo Ferré et Robert Charlebois (« le maître et l'élève » dixit Charlebois). Tournée à ne manquer sous aucun prétexte.

Jean-Paul Commin.

Best, décembre 1972